

## Denise Desautels à Rosetta Loy

Denise Desautels

Numéro 106, été 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14315ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desautels, D. (2005). Denise Desautels à Rosetta Loy. *Moebius*, (106), 107–112.

« J'étais vivante, moi, et peut-être même, qui sait, éternelle. »

*La porte de l'eau*

« Est-ce qu'on peut être malheureux à douze ans, profondément, totalement malheureux, au point que ce malheur devienne un concentré de tous les battements de cœur connus jusque-là ? Et demeurer en même temps réceptif à la plus petite parcelle de ce qu'on est en train de vivre ? Comme si ce mois d'août avait marqué le partage des eaux entre le calme écoulement de l'enfance et la bousculade impétueuse et désordonnée de sentiments nouveaux, lancés ensemble dans un goulet étroit comme celui où se précipite l'Évançon. »

*Ay, Paloma*

Chère Rosetta Loy,

Je vous écris publiquement, une drôle de lettre donc, de ce pays où vous avez fait émigrer la sœur d'Ettore, rappelez-vous, l'un des personnages d'*Ay, Paloma*, ce jeune juif que le Nacarun – sorte d'homme à tout faire du Grand Hôtel Brusson au Val d'Aoste – a vendu aux SS pour cinq mille livres.

*Ay, Paloma*. Premier contact avec votre écriture et coup de foudre. Gravité, délicatesse et intensité emmêlées, petite musique de votre voix – si juste même en français, grâce à la sensibilité de Françoise Brun, votre traductrice –, tout cela m'a séduite. Après, j'ai tout lu. Ou presque. Par l'entremise d'une amie intuitive et généreuse, attachée de presse aux Éditions Rivage, qui connaissait bien votre travail et le mien, et qui a vite compris que je ne m'en sortirais pas indemne. (En avril, à Paris, j'essaierai de trouver *La bicyclette*, votre premier roman, très *autobiographique*, dit-on, publié en Italie en 1974, remanié quelques années plus tard et paru en français aux Éditions Liana Levi, en 2002.)

*Ay, Paloma*. Au début du livre, on est en août 1943. Juste avant la chute du régime fasciste. Des familles entières, forcées de quitter Rome, Milan ou Turin, se sont réfugiées dans le Grand

Hôtel dont il reste peu de l'ancienne splendeur. Cependant, cet été-là, pour votre jeune narratrice de 12 ans – comme elle l'avouera elle-même –, malgré la guerre, le dépaysement, les devoirs de vacances, la rareté et la qualité suspecte de la nourriture, la faim, l'arrivée des règles et les terribles maux de ventre qui les accompagnent, « [l]e malheur s'appel[le] Augusto ». « Et le malheur a fondu sur moi comme un vautour », dit-elle au sujet de ce premier amour. Le malheur a pris le visage d'un adolescent plus vieux qu'elle, « avec un bras en moins », qui lui « paraît superbe, dur et insolent », qui ne l'appelle pas par son prénom, ne la regarde même pas. Elle qui pourtant ne voit que lui et qui finit par s'éloigner, s'en aller, seule, méditer près de l'Évançon, « dans l'attente d'une mélancolie qui devrait sublimer [s]on chagrin ». Ou plutôt qui ne croit voir que lui alors que rien de ce qui se passe ou ne se passe pas autour d'elle ne lui échappe. Elle, la trop jeune adolescente aux « gros sabots », abandonnée à elle-même, trop petite, presque insignifiante pour les vrais adolescents, sa sœur comprise, et pour les adultes.

Elle, la solitaire à l'œil affiné. L'héroïne-regard. Celle qui devine. Celle qui sait. Semblable en cela à vos autres héroïnes. Entre elles, et même entre elles et vous, comme un air de famille. « Ce mémoire autobiographique n'est ni un essai ni un livre de fiction », écrivez-vous dans les « Notes » placées à la fin de *Madame Della Seta aussi est juive*. La petite fille de 5 ans – vous – qui a entendu pour la première fois, en 1936, le mot « juif » prononcé dans sa chambre avait, comme la narratrice de *La porte de l'eau*, une gouvernante allemande, une *Fräulein* qui se prénomme Anne-Marie (orthographié Annemarie dans *Madame Della Seta*) et on peut supposer qu'elle aurait pu tomber amoureuse d'Augusto en 1943 ; supposer qu'Arturo – ami du papa et que la maman de la narratrice d'*Un chocolat chez Hanselmann* « aimait beaucoup » –, juif lui aussi, aurait pu être lié de près à ses propres parents, et ce, en pleine Seconde Guerre mondiale. (Dans la « Note » de *La porte de l'eau*, vous vous posez la question des liens entre vie et fiction : « Suis-je cette enfant ? Oui, mais également non, parce qu'elle est une créature née d'un mélange comme tous les personnages des romans. »)

Une drôle de lettre, en effet, avec une insistance – sans doute est-ce cette pensée qui vous effleure en ce moment – quasi insolente sur l'épithète *autobiographique*, alors que toute vraie écriture, même celle qui prétendrait coller à la réalité, la

gauchirait légèrement. Car l'art ne supporte pas le réel tel qu'il se présente, c'est-à-dire cru, opaque, chaotique, il le recrée, le métamorphose, et c'est pour cette raison qu'il nous intéresse. Pourquoi suis-je donc en train d'accorder tant d'importance à ce fait somme toute assez banal qui, isolé, ne veut rien dire, puisque ce sont précisément les liens tissés serrés entre votre mémoire individuelle et celle de l'Histoire – la grande, la collective, partout présente dans vos livres, avec ses événements historiques ravageurs, indéniables et ses conséquences douloureuses vécues au quotidien, dans l'Italie des années 30 et 40 surtout – qui vous préoccupent et qui donnent tant d'humanité et de densité à votre écriture ? Pourquoi ?

Vos jeunes narratrices ont le regard double. Elles voient à la fois dedans et dehors. Les douleurs de l'âme et celles du monde. Les individuelles et les universelles. Parfois les premières prennent le dessus, ce qui n'empêche pas pour autant les secondes de continuer à s'empiler autour d'elles, de les serrer de près au risque de les étouffer. Vos jeunes narratrices le pressentent, le ressentent, et accumulent en elles des faits, des gestes, des paroles, des silences, quantité de signes de la grande détresse humaine qui se vit devant, et au-dessous de, et à côté de chez elles. Parfois même à l'intérieur de.

Mémoire intime et mémoire collective, dans votre cas, indissociables. Vous êtes née « en l'an IX de l'Ère fasciste », dans une famille catholique et bourgeoise de Rome ; en 1931 donc, année où, entre autres, « une circulaire du ministère de l'Instruction publique impose aux professeurs d'université le serment de fidélité au fascisme » ; deux ans avant le « premier des rendez-vous tragiques, pour les Juifs italiens, [...] l'arrivée d'Hitler au pouvoir » ; deux ans également avant le « Concordat entre l'Église et le III<sup>e</sup> Reich, encouragé et signé par le secrétaire d'État, le cardinal Eugenio Pacelli », futur Pie XII. Tout cela se retrouve dans *Madame Della Seta aussi est juive*, d'abord publié en italien sous le titre *La parola ebreo* (traduction littérale : *Le mot juif*). Vous y écrivez encore : « Il faudra que des événements terribles se passent pour que je revienne visiter cette époque-là, et que je regarde vers le fond du puits dans lequel madame Della Seta, la famille Levi et ce petit enfant que je vois trotter d'une fenêtre à l'autre sont en train de glisser sans le moindre bruit. »

Une drôle de lettre en forme d'aveu. *Mémoire intime et mémoire collective, dans votre cas, indissociables*. Voilà où, pour

moi, le bât a longtemps blessé et blesse encore. Comme si l'histoire personnelle de la petite fille et de l'adolescente que j'ai été, avec ses dix morts plus ou moins familiales en dix ans, vécue dans cet ici, ce Québec des années 40 et 50, était inconciliable avec l'autre, la grande, l'Histoire majuscule encombrée de tragédies. Vos livres me rappellent que cette préoccupation est loin d'être réglée. Je l'ai abordée, il y a déjà plusieurs années, à la Rencontre québécoise internationale des écrivains qui avait pour thème « Écrire l'amour, encore... » dans un texte dont la première phrase était la suivante : « Comment parler de l'amour et de la littérature à la fin d'un siècle marqué par la question du malheur ? » ; texte où j'écrivais, entre autres, ceci : « Toujours je sens ce désir de réconciliation entre des mondes apparemment inconciliables – l'ici et l'ailleurs, la mémoire et le présent, la pensée et l'émotion – et toujours j'écris, avec l'intention de faire surgir les liens étranges qui unissent le petit monde de l'intime à l'autre, vaste, si vaste, et si encombré de douleurs. J'essaie de “ parle[r] d'où je suis ” – comme le dit France Théoret, une écrivaine québécoise dont je pourrais longuement vous parler un jour, dans une autre lettre –, avec la conscience de plus en plus forte, bouleversante à certains moments, d'être installée dans un pays douillet qui tient à distance les grandes douleurs, les tragédies ; qui se tient à distance de l'insensé de l'Histoire. Comment écrire simplement avec cette conscience et sans tricher, sans avoir l'air de vouloir faire coïncider le poids de ses petites détresses avec celui de détresses démesurées ; sans avoir l'air de vouloir rentrer de force dans l'Histoire ? Comment aborder cet insensé de l'Histoire, sans parler faux ? » Et je continuais en affirmant qu'il m'avait fallu sortir d'ici, quelques mois par année, aller vivre, penser, imaginer, écrire ailleurs, me « rapprocher physiquement de certains lieux chargés d'histoire douloureuse ».

J'y suis souvent revenue à cette question, et j'y reviens encore dans *Ce désir toujours*, un abécédaire qui paraîtra à l'automne aux Éditions Leméac, dans la collection « Ici l'ailleurs », dirigée par une écrivaine d'origine macédonienne, Aline Apostolska. À la lettre *H*, pour « Histoire », après une énumération de mots – dont j'ai longtemps eu l'impression qu'ils ne m'appartenaient pas, que je ne devais pas les usurper – parmi lesquels on retrouve *Abou Ghraïb*, *Auschwitz*, *Bagdad*, *Guantanamo*, *Hutus*, *Kolyma*, *Salem*, *Vukovar*, ceci : « Paradoxalement la citoyenne

que je suis l'épreuve, cette souffrance, cherche le moyen d'être moins rétive, de rester fidèle, tant du côté de la vie que de l'écriture, à son ambition d'archéologue. » Archéologue de l'intime, oui, je le suis, mais avec la conscience de plus en plus insistante que ni mes grandeurs ni mes misères ne m'appartiennent en propre, que « le privé est politique », comme on le répétait dans les années 70 ; mais également, malgré cette conscience, avec des doutes qui n'en finissent plus de resurgir quant à la pertinence de l'épithète *autobiographique* en milieu disons... protégé.

Peut-être ai-je accepté d'écrire cette drôle de lettre-hommage simplement pour avoir la chance de vous faire une confidence. Vous dire : Rosetta Loy, j'écris, avec une vrille dans les mains, qui perce les surfaces sous lesquelles se sont entassées laideurs et splendeurs, des couches de mémoire trop longtemps tenue en bride, silencieuse, étouffée. J'écris avec le projet de ne pas en rester là, de mettre un peu d'ordre – même si l'ordre devait être éphémère – dans ce chaos de petites et de grandes désaffections qui obscurcissent les mouvements de la tendresse. J'écris pour ne pas m'abandonner à moi-même – tout en tentant de me rapprocher de moi – et pour ne pas abandonner le monde à lui-même. Et pourtant je doute.

En effet, peut-être ai-je accepté d'écrire cette drôle de lettre simplement pour avoir la chance de vous faire cette confidence. Comme si vous l'écrivait – à vous dont les livres m'accompagnent depuis l'automne 2002 et m'obligent à me poser autrement la question de l'écriture et de sa nécessité –, je lui donnais plus de poids à mes yeux.

Et, tant qu'à aller dans le sens de la drôle de lettre, je la terminerai en citant les lignes magnifiques – annonciatrices de la douleur à venir – que vous consacrez, dans *Un chocolat chez Anselmann*, à la transformation de la lumière, au lieu, à la mémoire : « Ni elle [Margot] ni Lorenza ne pouvaient savoir ce qui arriverait un jour à Chesa Silvascina, combien la lumière frappant les objets peut changer, et rendre en un instant la soie jaune d'un sofa aussi livide qu'un suaire. Transformer la grisaille tranquille d'un après-midi en un enfer de cris. Combien est mince la membrane qui sépare une vision d'une autre qui lui ressemble ; et que la chambre avec la fenêtre sur le Margna pourrait se métamorphoser un jour en un lieu où les gestes et les paroles deviennent ces gestes-là, ces paroles-là. Lieu destiné dans la mémoire à se refermer telle une boule de cristal dans

laquelle la petite fille est un lutin maigre et chétif, et Margot une espèce de diva qui apparaît ici ou là dans la chambre comme dans les images d'un vieux film [...]. »

Je m'arrête ici, chère Rosetta Loy, avec l'espoir que la publication de ma lettre donne envie à de nombreux lecteurs et lectrices du Québec de découvrir ce quelque chose de rare et de précieux, l'intensité du regard qui traverse tous vos livres, et d'observer de près cette « membrane qui sépare une vision d'une autre qui lui ressemble » dans tout ce que vous avez écrit.

Respectueusement et en toute complicité,

Denise Desautels